

ANASTOMOSE

— Science-fiction —

ROMAN

ANASTOMOSE

Stéphanie PARISOT

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1er juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction Artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : EC Média d'après Stéphanie PARISOT

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-514-8

NOTE PRÉLIMINAIRE

Les personnages, institutions et événements présentés dans ce récit sont le fruit de la fiction. Toute ressemblance avec des personnes, des organisations ou des situations réelles est purement fortuite. Certains éléments ont été volontairement romancés ou modifiés pour préserver la sécurité et la confidentialité des personnes concernées.

Les propos tenus dans cet ouvrage sont le résultat d'une réflexion de l'Auteur et ne reflètent en aucun cas une généralité, une réalité ou une prise de position de l'Éditeur.

Nous tenons à préciser que le récit est susceptible de heurter certaines sensibilités ; gardez à l'esprit qu'il s'agit d'un roman de fiction.

Chapitre 1

Bienvenue au paradis

— Vous souhaitez boire quelque chose, madame ? demanda poliment la superbe hôtesse de l'air.

Chignon bas impeccable et maquillage irréprochable, elle me regarda avec une bienveillance appréciable. Ce qui me fit un peu oublier ma mauvaise humeur.

— Oui, je prendrai une bouteille d'eau, s'il vous plaît... répondis-je en remettant une de mes mèches derrière l'oreille.

Elle sourit, me servit ma boisson et s'éloigna. Je l'entendis répéter inlassablement la même question aux autres passagers. Je n'avais pas envie d'être là. Je voyageais seule, mon mari et mon fils me manquaient. Je jetais un coup d'œil par le hublot qui n'ouvrait sur rien d'autre qu'une reddition. La métropole française s'éloignait et j'eus un pincement au cœur... mon reflet apparut sur la vitre et je détournai rapidement le regard. J'avais l'air épuisée.

— C'est quoi cette tête ? murmurai-je.

La passagère sur ma droite me jeta un regard inquiet que je décidai d'ignorer. Ce moment suspendu dans les airs, loin de tout, ne me laissait aucune échappatoire et me poussait à affronter mes pensées.

Après des négociations musclées, ma famille avait eu raison de moi. Direction la Martinique. Ils m'avaient tous convaincue d'accepter de me rendre dans un centre spécialisé pour les grands traumatisés. Des sortes de cures de rétablissement y étaient proposées. Un traitement que je n'avais pas choisi. J'avais d'énormes doutes quant au succès de cette période de convalescence.

Ces dernières années, j'avais déjà essayé toutes les techniques possibles pour me sortir de mon état post-traumatique : sophrologie, EMDR – thérapie par stimulations bilatérales –, psychothérapie... rien n'y faisait. Les blessures étaient toujours là, bien visibles et douloureuses. J'en avais conclu que le seul remède consistait à faire comme si tout allait bien, et peut être qu'un jour, ça passerait. Le temps ferait son travail. Mais mon époux, avec l'appui de ma famille, ne l'entendait pas comme ça... je le revoyais argumenter.

— Chérie, je t'aime plus que tout, c'est compliqué pour moi. Te voir lutter et ne pas réussir à te soulager. Tous ces cauchemars que tu fais, ça me brise le cœur... je veux que tu sois heureuse. C'est trente jours... et après ta cure, je te rejoins avec Gabriel et on passe une semaine de rêve en famille...

J'avais un peu l'impression que c'était une sorte de condamnation soigneusement emballée dans un étalage de bons sentiments... Comme je n'avais jamais vraiment su dire « non », je n'avais pas mis longtemps à céder à leurs supplications. Ils avaient eu raison de moi... Mais l'aide qu'on impose a toujours un goût de poison... J'enfonçais mes ongles dans l'accoudoir. La voisine remua, mal à l'aise, et positionna ses écouteurs dans les oreilles.

Au fond, je savais combien mon mari m'aimait et combien ça lui coûtait de passer un mois sans moi. Je savais que derrière cette mise

en scène bienveillante se cachaient des heures d'inquiétude... j'oscillais entre l'envie de tout envoyer valser et celle de m'excuser d'être un tel fardeau... de ne pas réussir à être plus forte. C'était plus fort que moi, je sentais l'habituel tiraillement revenir. Une part de moi, une petite voix, me soufflait que j'étais ingrate, presque monstrueuse, de ne pas réussir à être reconnaissante pour ce séjour certainement hors de prix et que toutes les femmes dans ma situation devaient s'arracher. J'étais proche de l'explosion.

Je me retrouvais donc là. Seule, noyée dans une mer de sourires et de rires que je ne partageais pas. Tous les autres passagers semblaient pleins d'enthousiasme. Moi je traînais ce voyage vers cette île paradisiaque comme un boulet. Agacée, je décidais de me raccrocher à la promesse de cette semaine familiale de rêve qui devait suivre. Pour faire passer la pilule, mon mari avait prévu de me rejoindre avec mon fils après la cure. Un mois de torture pour une semaine de pur bonheur en famille.

— OK, maintenant qu'on y est, voyons le bon côté des choses, pensai-je tout haut.

Cette « cure » promettait d'être une sacrée épreuve. J'allais devoir ressasser tous les chocs émotionnels et physiques de ces onze dernières années. M'inscrire pour un séjour dans le centre partait d'un très bon sentiment, mais je n'étais absolument pas persuadée que ce serait bénéfique. Je ne savais pas trop quoi penser. Peut-être avait-il raison ? Ce nouveau traitement était probablement ma dernière chance. Ou juste une promesse vaine de plus...

Le seul truc un peu fun du séjour serait que j'allais me faire soigner dans un centre où apparemment les célébrités aimaient bien traîner. Rien de tel pour se sentir spéciale ! Un séjour glamour en

perspective. J'allais devenir une VIP. Je pourrais me vanter d'avoir fréquenté les mêmes couloirs que des gens qui ont sûrement mieux à faire que moi. Je vis de nouveau mon reflet dans la vitre, ce qui accentua mon mal-être. Malheureusement, je n'avais pas le teint d'une VIP. Mes yeux étaient cernés, mon visage tiré, marqué par la fatigue et le stress qui s'accrochaient à moi comme à un radeau. Histoire de me changer les idées et chasser tout ce négatif, je me résignai à relire les documents du centre que j'avais jeté à la va-vite dans mon sac pour le trajet.

Le professeur David Morgan, directeur du centre de ma future cure, était sans aucun doute un homme brillant. Né d'un père américain et d'une mère française, il était diplômé en psychiatrie et avait écrit plusieurs ouvrages. Il était allé aussi loin que l'on puisse aller dans les études, mais comme il avait l'air de se plaire à l'expliquer, «il avait surtout une très grande sensibilité». Il s'était spécialisé dans les recherches sur les conséquences de la violence et sur les traumatismes «non soignés» qui constituaient selon lui un véritable fléau. Il s'était récemment associé à la professeure Deva Aldrich, spécialiste dans les implants cérébraux. Elle était une neuroscientifique très reconnue dans son milieu. Ils avaient uni leurs savoirs respectifs pour concevoir un tout nouvel implant cérébral, dont ils détenaient le brevet. Technologie basée sur la stimulation du système limbique afin de provoquer l'éruption de souvenirs en direct et de les revivre de façon différente. Le but était de revivre les traumatismes pour permettre au patient de les désensibiliser. En gros, c'était de l'EMDR hyper poussé avec l'aide de la technologie du 21e siècle. Ils avaient soigné les plus grandes stars victimes de violences physiques, sexuelles, harcèlement ou autres gros traumatismes. Principalement des femmes d'après ce que j'avais compris. À la fin de la cure, l'implant était bien évidemment retiré et